N° 798. DIMANCHE 22 MARS 1863. 7me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

21 mars 1863.

On assure que d'importantes nouvelles sont arrivées par le paquebot *Vera-Cruz* venant du Mexique et qui est entré hier dans le port de Saint-Nazaire.

En même temps qu'on apprend l'arrivée à Saint-Nazaire du paquebot *Vera-Cruz*, on reçoit de la Havane une dépêche annonçant que les Français continuaient, à la date du 1er mars, leurs préparatifs pour l'ouverture de la campagne.

Une dépêche de Vienne confirme aujourd'hui l'échec qu'aurait subi Langiewicz en livrant bataille à un corps russe de 10,000 hommes.

Cette rencontre n'aura pas pour la Pologne les conséquences qu'on pourrait craindre pour son avenir. Des bandes nombreuses et chaque jour mieux armées viennent se joindre aux insurgés et l'on annonce que la Lithuanie prend aussi part au mouvement.

La noblesse s'est franchement ralliée au mouvement ; l'entente la plus entière règne entre tous les partis. Langiewicz s'est fait prêter par son armée le serment de fidélité. Tous les maréchaux de la noblesse de Lithuanie ont donné leur démission ; les commissaires des élections de la noblesse ont suivi cet exemple, ainsi que tous les juges-arbitres et tous les employés indépendants. Personne ne doit accepter, même provisoirement, une fonction sous peine d'être regardé comme infâme ; les communications officielles en langue russe ne seront plus désormais acceptées. Diverses dépêches de Lemberg, Breslau et Cracovie annoncent des succès partiels de Langiewicz dans le marquisat de Pincow, de Lelewel et Lewandowski, dans le palatinat de Lublin, et Roginski en Lithuanie. Le gouvernement national a été proclamé à Pinsk par Raczynski, après plusieurs avantages remportés sur les généraux russes Nostitz et Meninkin.

M. de Metternich a été reçu, le 13, par l'Empereur en compagnie de M. de Rechberg. L'audience a duré deux heures. Elle a eu pour issue l'adoption en principe d'une alliance austro-française. M. de Metternich repart de Vienne, le 19, avec des preuves authentiques de la volonté de l'empereur d'Autriche de combiner l'action diplomatique ultérieure de l'Autriche avec celle des puissances occidentales. M. de Metternich emporterait des pleins pouvoirs pour prendre des engagements au nom de l'Autriche.

Les dépêches d'Athènes vont jusqu'au 12 mars seulement. Elles signalent diverses scènes de désordre et la mutinerie d'un bataillon d'artilleurs. Le général Hadji-Petros, ancien aide-de-camp du roi Othon, a été arrêté.

Le *Morning-Post* s'occupe des difficultés qui s'opposent à l'élection d'un roi de Grèce. La pénurie financière de ce pays et l'absence d'une aristocratie et d'une classe commerçante riche, sont les causes qui ne permettent pas l'établissement dispendieux d'une Cour royale à Athènes.

Le journal grec la *Renaissance* apporte le texte d'une protestation des notables de Corfou, l'archevêque en tête, rédigée contre les actes du lord haut-commissaire qui s'oppose à toute manifestation en faveur de la réunion des îles Ioniennes à la Grèce. Ce document témoigne de la volonté ferme et immuable du peuple d'être réuni à la Grèce libre, quel que soit le sort qui l'attend. On peut considérer d'avance cette démonstration comme non avenue.

Un fait que l'on vient d'apprendre, et qui fait grand bruit à Naples, c'est l'arrestation par la police italienne de M. Michel, négociant à Bari, où il exerce les fonctions de vice-consul de France, M. Michel serait accusé de conspiration contre la sûreté de l'Etat. Il est bon d'attendre des détails plus circonstanciés sur un fait aussi étrange de la part d'un agent diplomatique.

Une dépêche de Shangaï, 8 février, annonce que la ville et les environs sont tranquilles. Les nouvelles de l'intérieur sont satisfaisantes. La ville de Changhoo s'est rendue aux troupes impériales.

D'après des avis du Japon, des membres de la noblesse japonaise qui avaient des rapports avec les étrangers, auraient été dégradés. Cette mesure est regardée comme un indice que le Japon veut rompre les traités conclus avec les puissances étrangères.

J. REBOUX.

Le Sénat a adopté par 109 voix contre 17, l'ordre du jour sur les pétitions qui lui avaient été adressées en faveur de la Pologne.

Le sens de la décision sénatoriale ressortira difficilement des explications qu'en ont donné les orateurs de la haute assemblée.

Malheureusement, des vœux stériles ne suffiront pas pour empêcher l'anéantissement de tout un peuple.

Le récit émouvant de l'admirable résignation de ces martyrs, courant à la mort pour reconquérir une patrie ; le tableau des persécutions inventées par le *génie infernal* des soldats russes ont vainement plaidé la noble cause de la nationalité polonaise.

Désormais les conséquences de la lutte sont faciles à prévoir : livrés à leurs propres forces, les polonais, après leur dernier et sublime effort succomberont sous le poids des bataillons russes qui, à défaut de gloire se couvriront de nouvelles infamies et comme l'a dit avec une juste indignation un membre du Sénat, « on aura fait de la Pologne un abattoir humain ! »

J. REBOUX.

La presse anglaise devient de jour en jour plus vive dans l'expression de ses sympathies pour la Pologne.

Le *Daily News* insiste sur la nécessité d'intervenir en sa faveur et dit que l'Angleterre ne doit pas se déshonorer par une politique d'égoïsme.

De son côté, le *Morning Post* publiait mercredi un article où nous remarquons les passages suivants :

« Il paraîtrait que les Anglais se préparent énergiquement à l'action. Nous » n'aurons pas la guerre aujourd'hui ou » demain, *mais nous devons avoir cette* » *prévision ;* et l'on ne peut pas douter que » les autres nations ont autant que nous » le sentiment des outrages commis contre » la Pologne.

» Les jours fuient rapidement, et bientôt peut-être il sera trop tard. L'heure » de grâce n'est point encore passée. Les » passions de l'Angleterre et de la France » ne sont encore qu'émues. Un acte de » magnanimité les calmerait ; à la Pologne il assurerait le bonheur ; à la Russie » la préservation du danger. Que le cabinet de Saint-Pétersbourg accepte de la » part d'amis sincères un conseil loyal, et » qu'il se décide lorsqu'il en est temps encore. La force du sentiment populaire » franchira bientôt toutes les limites.

» *C'est cette force du sentiment public qui* » *imposera aux ministres et aux Empereurs la volonté des nations.*

» Personne n'a excité l'esprit populaire » contre la Russie. Les ministres ont été » très-modérés, et la presse excessivement » circonspecte. Mais il est impossible de » ne point sentir bouillonner son sang à » la vue d'un noble peuple massacré.

» La Russie n'a jusqu'à présent répondu que par la mitraille, les baïonnettes, » le sabre, le pillage, l'incendie, le viol et » les tortures.

» Toutes ces horreurs pourront être punies.

» La détestable réputation des armes » russes se répand par toute l'Europe ; » elle soulève dans tous les cœurs généreux une indignation comme celle qui » s'est manifestée hier aux Guildhall de » Londres.

» Il s'y est fait entendre des paroles » gravement significatives et qui doivent » avoir des conséquences. »

Pour extrait : J. REBOUX.

Le *Messager du Midi* annonce que l'on fait des preparatifs à Toulon pour expédier au Mexique environ 12,000 hommes. La *Cérès* part le 24 avec 400 hommes. Plusieurs bâtiments ne tarderont pas à appareiller pour prendres des troupes en Algérie et à Rome, mais on ne peut encore désigner d'une manière certaine les régiments appelés à partir,

---

Nous recevons, dit la *France*, sur un fait récent tour à tour affirmé et démenti, des détails puisés à une source digne de foi.

Il y a quelque temps, M. Petrikow, fonctionnaire russe important, fut fait prisonnier par Langiewicz, qui l'autorisa à se rendre à Varsovie, où, disait-il, des intérêts importants l'appelaient.

Après avoir conféré avec le chef de l'autorité russe, M. Petrikow retourna comme il l'avait promis auprès de Langiewicz. On assure qu'il était porteur de propositions officieuses d'après lesquelles, si les insurgés mettaient bas les armes, on se faisait fort à Varsovie d'obtenir de Saint-Pétersbourg une constitution pour la Pologne et une amnistie pleine et entière pour les insurgés.

Langiewicz aurait répondu qu'il ne pouvait accepter, parce qu'il n'avait aucune confiance dans les promesses de ses ennemis ; que c'était à l'Europe qu'il appartenait de faire exécuter les engagements consignés dans les traités ; que les sympathies des grandes puissances, à ce point de vue, lui étaient connues ; qu'il devait les laisser agir, dans leur liberté, et continuer une lutte pour laquelle ses compagnons d'armes et lui avaient fait le sacrifice de leur vie.

Cette noble et loyale réponse aurait mis fin à cet incident, qui prouve que l'insurrection a une importance réelle puisqu'on cherche à transiger avec elle.

La *France* annonce, d'après des informations particulières de Cracovie, que de tous les points de l'Europe il arrive dans cette ville du linge, des médicaments, des objets de pansement pour les blessés polonais qui sont soignés avec le plus grand devouement par les dames du pays.

« Dans les églises de Gallicie, continue M. Renauld, on célèbre tous les jours une messe pour les Polonais qui combattent en ce moment sous les drapeaux de Langiewicz.

» Le plus grand ordre ne cesse de régner dans la Pologne autrichienne. Les habitants sympathisent avec leurs frères du grand-duché de Varsovie, mais ils ne sortent pas de leur attitude calme. »

Les lettres d'Athènes, du 12, annoncent que le général Hadgi-Petros, ancien aide-

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 22 MARS 1863.

— N° 53. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XLII. (Suite).

« L'année dernière, dit la malade, a été, malgré mes souffrances, la plus belle année de ma vie. Toutes les autres ont plus ou moins porté le cachet du rude sort qui m'a poursuivie dès le berceau ; mais depuis que j'ai surmonté mon dernier chagrin, ma séparation volontaire et nécessaire d'avec « lui », depuis ce temps, à mesure que les douleurs physiques ont usé le fil de mon existence, a pénétré dans mon âme une paix, une félicité, une espérance que je n'échangerais pas contre le plus grand bonheur terrestre. Ce dernier, d'ailleurs, a été mon partage dans cette même année, au point qu'il ne me reste plus rien à désirer. Il y a plus d'un an, j'écrivis au docteur Dahl, le frère de lait de Gothard. Je le consultais sur ma santé, et en même temps — pourquoi ne l'avouerais-je point ? — je lui demandais des nouvelles de l'homme que je ne puis oublier. Sa réponse fut le beau témoignage de la noblesse de son cœur et de son amitié inaltérable : il vint lui-même. Oh ! quelle fête ! Il s'assit là, sur ce sopha, où repose maintenant ma guitare muette. Oh ! si tu l'avais vu, Hortense, si tu avais entendu les éloquentes paroles de consolation et de sympathie qui s'échappaient de ses lèvres ! Il y a peu d'hommes comme Hermann ; combien elle doit être heureuse, cette Hulda, qu'il aime si ardemment et dont il parle en termes passionnés qui surprennent dans la bouche de cet homme si grave, exempt d'ordinaire de toute exaltation ! Il m'a décrit, des heures durant, son paisible bonheur domestique ; sa femme d'abord, puis son beau-père chéri et sa tendre mère adoptive, tenant sur ses genoux un petit ange dont la naissance avait mis le comble à leur félicité quelques mois auparavant. »

Elle se tut, hors d'haleine, pour reprendre après un long silence :

« Ensuite il me parla de moi-même, de Gothard corrigé maintenant de cette légèreté qui lui a attiré tant d'amères douleurs ; de Gothard devenu un homme et luttant avec énergie et résolution pour conquérir la force de volonté et l'indépendance qui lui avaient fait défaut jusque-là ; se rappelant avec un profond repentir ses erreurs passées, ses torts envers moi et..... envers toi ; enfin, s'efforçant de les expier par le sacrifice d'une vie entière, par.... tu me comprends, Hortense ! Et ce fut précisément là un des motifs de la visite d'Hermann. Mais mon extérieur et mes paroles le convainquirent qu'il ne pouvait plus être question de cela ; son coup d'œil de médecin lui dit qu'il ne me restait qu'une couple d'années tout au plus à souffrir, et sur mes instantes prières, il ne me déguisa point la vérité.

« Pendant son séjour ici, j'écrivis à Gothard. C'était le chant du cygne de mon amour terrestre ; j'eus la satisfaction de recevoir une réponse qui remplit mon cœur de la plus délicieuse paix, car le sien n'était plus en proie au tumulte de passions orageuses, et sa lettre respirait une douleur touchante, une noble résignation. Ah ! c'était un sacrifice expiatoire, bien plus parfait que le rêve court et périssable du bonheur de cette vie. — Tu ne verras point cette lettre ; mes yeux seuls ont le droit de la lire. Si tu es encore auprès de moi quand je rendrai le dernier soupir, place-la sous ma tête. Oh ! comme je dormirai bien sur cet oreiller, sur la première et dernière lettre de mon cher Gothard, sur cette vive expression des sentiments les plus nobles et les plus purs de son âme ! »

Elle s'arrêta et demeura immobile, les yeux fermés, les mains jointes sur la poitrine, la respiration courte et pénible.

« O mon Dieu ! que ne puis-je m'endormir comme elle du dernier sommeil ! murmura Hortense. Elle est aimée, elle va être profondément regrettée, et moi... quelle vie de combats m'attend ! mais personne, personne, pas même lui, s'il revient un jour, ne devinera ce que souffre la malheureuse Hortense. Je serai patiente et résignée comme elle, jusqu'à ce que se lève pour moi aussi l'aurore d'une nouvelle existence. »

Elle avait parlé bien bas, et pourtant ses paroles ne furent pas perdues pour son amie. Edith reprit d'une voix de plus en plus faible et mourante :

« Dieu te fortifie dans cette résolution ! Sois soumise et patiente ; nous portons en nous-mêmes la récompense de notre courage dans l'adversité. Tu l'éprouveras par la suite ; je ne te donnerai donc qu'un seul conseil : ne compte pas trop sur tes forces dans le cas où quelque jour les circonstances te feraient rencontrer celui que tu aimes. Evite-le plutôt, dans l'intérêt de ton propre repos, du sien et de celui de ton mari. — Tiens, Hortense, moi-même, qui suis sortie purifiée du purgatoire de l'amour terrestre, moi-même je ne veux point troubler la paix et les aspirations élevées de mon âme par une dernière entrevue avec lui, quelque douce qu'elle fût. Il m'aurait suffi d'un mot pour le faire accourir ; je n'ai pas voulu le prononcer ; cette faiblesse n'aurait eu pour conséquences que de nouveaux combats et de nouvelles tortures ; il ne faut pas que Gothard revienne ici avant que le gazon verdisse sur ma tombe. Pour le moment, il est loin, bien loin, mais mon œil intellectuel le suit d'ici, comme il le suivra de là haut ; ma prière la plus ardente, ma dernière pensée, seront pour lui. »

Le vieux Klinting entra en ce moment et s'approcha avec précaution de la couche d'Edith. Deux larmes tombèrent de ses longues paupières grises sur les joues de son enfant chérie, lorsqu'il murmura comme d'habitude en se penchant sur elle :

« Comment te trouves-tu, ma fille ?

— Merci, mon cher, mon bon oncle ! répondit-elle tout bas ; voilà longtemps que je n'aie été aussi bien qu'aujourd'hui. Mes douleurs ont presque entièrement cessé ; je ne me sens qu'un peu de faiblesse. Il est vrai que je me suis un peu plus fatiguée que de coutume.

— Tu as eu tort, mon enfant, reprit Klinting d'une voix tendre et suppliante.

— Ah ! mon oncle, cela ne fait plus rien à présent, dit-elle avec un sourire, en caressant la main ridée du vieillard, étendue sur sa couverture. Mes douleurs ont cessé ; bientôt je ne serai plus ; j'éprouve déjà un calme et un doux repos comme celui des jours paisibles que j'ai vécu auprès de toi. Merci, mon père, merci de tout mon cœur pour le pur et saint amour qui a semé des roses sur ma route solitaire ! — J'emporte le souvenir.. le souvenir de ton inépuisable bonté dans.. notre céleste patrie ! »

Saisi d'une profonde émotion, ce pauvre vieillard, qui allait bientôt être seul au monde, laissa retomber sa tête sur le dossier de son fauteuil et se couvrit les yeux. Hortense allait et venait sans bruit dans la chambre.

Tout à coup on entendit dans la cour le roulement d'une voiture. Hortense courut toute tremblante à la fenêtre : elle craignait que ce ne fût déjà son mari. Mais un monsieur qu'elle ne connaissait point du tout sauta de la voiture et se dirigea rapidement vers la maison.

« Voici un voyageur qui arrive, dit-elle à l'oreille de Klinting.

— Ah ! Dieu soit loué ! c'est lui ! répondit-il, se ranimant tout à coup. L'excellent docteur Dahl, avec qui nous sommes en correspondance depuis un an, m'avait prié de l'avertir quand je croirais ma nièce proche de sa fin. Je lui ai donc écrit, et il ne veut pas me laisser, moi, pauvre vieillard, tout seul dans ma désolation.

— Que vient-il de te dire ? demanda la malade quand Klinting fut sorti.

— Il est arrivé un voyageur, répondit Hortense, et ton oncle croit que c'est le docteur Dahl.

— Hermann ! ô mon Dieu ! »